

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXIV

34^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1971

141

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille.

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, Rue Voltaire

Carcassonne

TOME XXIV

34^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1971

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 7 F par an — Prix au Numéro : 2 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXIV - 34^e Année - N° 1 - Printemps 1971

SOMMAIRE

JOSEPH MAFFRE

Au coin du feu : Devinettes occitanes.

JOSEPH MAFFRE

Contes populaires de l'Aude.

RENÉ NELLI

Note sur le « pentagone » bogomile et cathare.

Au coin du feu

Devinettes occitanes

Autrefois, quand il n'y avait pas d'électricité, et que l'on s'éclairait à la bougie, ou à la fameuse lampe à pétrole, les veillées d'hiver étaient longues et monotones. Aussi, pour remédier à cette monotonie, l'on se réunissait entre voisins, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, et là, autour d'un bon feu, et à la lueur d'un « *calhel* » lumignon, tandis que les femmes filaient ou tricotaient et que les hommes effeuillaient « *despelhofaban* » du maïs, il se trouvait toujours un conteur pour égayer l'assistance, par ses récits. Ce n'est pas de ces contes que je veux vous parler aujourd'hui ; mais d'un autre mode de passe-temps très apprécié : « *las devinalhas* », les devinettes. Il y en avait sur tous les sujets, et quelquefois les plus inattendus. Vous pourrez en juger.

Je vous les livre en vrac, telles que je les ai recueillies et qu'elles me reviennent en mémoire, sans aucune chronologie, tel un bouquet de fleurs cueillies dans nos garrigues et qui porte le parfum de notre terre d'Oc.

Cela commence toujours de la même façon : « *Qu'es aco ? qu'es aco ?* » Qu'est-ce ? qu'est-ce ? Aussi je ne répéterai pas cette question avant chaque devinette ; je vais la poser une seule fois pour toutes au début. Donc :

Qu'es aco ? qu'es aco ?

Rond, rond, coma'n curvel,

Vira la boca cap al cel ?

Lo potz.

Rond, rond comme un crible,

Tourne la bouche vers le ciel.

Le puits.

Rond, rond coma'n dinhé

Corritz mait qu'un cavalié :

l'eth.

Rond, rond comme un denier

Court plus vite qu'un cavalier :

L'œil.

Dos ponhents, dos lusents,

Quatre massetas, una escoba :

La vaca

Deux piquants (les cornes), deux luisants (les yeux),
Quatre massettes (les pattes), un balai (la queue) :
la vache.

Tant leu alucat, tant leu atudat :
Lo lhaucet.

Sitôt allumé, sitôt éteint :
L'éclair.

Un lampet de foc, per petar a l'ombra :
Lo tron.

Une étincelle, pour bruire à l'ombre :
Le tonnerre.

En mait n'i a, en mens pesa :
De traucs a una barra.

Plus il y en a, moins cela pèse :
Des trous à une barre.

Tot lo jorn caga, e lo ser s'estropa amb la m...
Lo foc.

Il fait toute la journée, et le soir il s'enveloppe dans la m...
Le feu. (les cendres)

L'ausisses, te frega, e lo veses pas :
Lo vent.

Tu l'entends, il te frôle et tu ne le vois pas :
Le vent.

Corris sans peds, volas sans alas :
Lo vent.

Il court sans pieds, il vole sans ailes :
Le vent.

Porta tancada, passa pertot :
Lo son.

Porte fermée, il passe partout :
Le son.

Mait cridas, mens se calha :
Lo resson.

Plus tu cries, moins il se tait :
L'écho.

Laurat e relaurat, cap d'araira i a pas passat :
Lo teulat.

Labouré et relabouré, aucune charrue n'y est passée :
Le toit.

Pedassat e repedassat, cap d'agulha i a pas passat :
Lo cel.

Rapiécé et rapiécé, aucune aiguille n'y est passée :
Le ciel (avec des nuages).

Cing tirants, dos rajants
Cap e quiol, quiol en terra,
Endevina ço qu'era :

Una femna que mosis una craba.

Cinq tirant (les doigts), deux coulants (les mamelles)
Tête et c., c. par terre,
Devine ce que c'était ?

Une femme en train de traire une chèvre.

Cara de corna desperta lo miech mort

Lo miech mort se leva se vestis

Va cridar son fraire

Son fraire se leva se vestis,

Dintra dins sa maire e manja son paire.

Visage de corne réveille le demi mort

Le demi mort se lève, s'habille

Va appeler son frère

Son frère se lève, s'habille,

Entre dans sa mère et mange son père.

Lo gal desperta lo campanie

Lo campani se leva e va sonar l'angelus

Lo vicari se leva, dintra dins la gleisa e fa la comuniu.

Le coq réveille le carillonneur qui sommeillait

Le carrillonneur se lève, s'habille et va sonner l'angélus

L'angélus réveille le vicaire qui se lève,

S'habille, entre dans l'église et fait la communion.

Ventre sus ventre, cavilha dins l'trauc :

Una femna que fa popar.

Ventre sur ventre, et goujon dans le trou :

Une femme qui allaite.

Dintra sec, sortis banhat

E fa remenar lo quiol a las femnas :

Lo basel.

Il entre sec, il sort mouillé

Et fait remuer le derrière aux femmes :

Le battoir.

Un pam de coeta per divertir la dameta :

Lo basel.

20 centimètres de queue, pour amuser la dame :

Le battoir.

Quatre quichetas dins un leit,
E un zigozaga al miech :

La noxa.

Quatre cuisses dans un lit,
Et un zigzag au milieu :

La noix.

L'ome dessus, la femna dejos, rigariga rau
Endevina ço que fau :

Un ome qu'abat d'amellas o de nogas.

L'homme dessus, la femme dessous, ric rac et rac
Devine ce que je fais :

Un homme qui fait tomber des amandes ou des noix.

Roje lo vejeri, dins lo trauc lo boteri
E leveri lo quiol per lo far intrar :

Un veire de vin.

Rouge je le vis, dans le trou je le mis
Et je levai le c.. pour le faire entrer :

Un verre de vin.

Madama la Negra monta'n carossa
Monsur lo Roje la pica per dejos

Se Monsur lo Roje la pica trop

Madama la Negra i escopis suls pots :

L'ola sul foc.

Madame la Noire monte en voiture (la servante dans l'âtre)

Monsieur le Rouge la pique par dessous

Si Monsieur le Rouge la pique trop

Madame la Noire lui crache à la figure :

Le pot-au-feu en ébullition.

Doas cordas d'egas blancas e un egassier roje per las menar :
las dents e la lenga.

Deux rangées de juments blanches, et un conducteur pour les
les dents et la langue. [conduire :

Camina sans relambi :

lo temps.

Il marche sans arrêt :

le temps.

Pelut defora, pelut dedins, mostifara i es dedins :

lo debas e la camba.

Poilu dehors, poilu dedans, Moustafa y est dedans :

le bas et la jambe.

Cap sans cervela, ventre sans tripas, sept elhs, una quo :

l'escalfa leit.

Tête sans cervelle, ventre sans boyaux, sept yeux, une queue :
la bassinoire.

Grand e gros que n'a pas cap d'os :
un sac de farina.

Grand et gros qui n'a pas d'os :
un sac de farine.

Lo jorn dorm, beu la neit :
lo calelh.

Il dort le jour, et boit la nuit :
le lumignon (lampe à huile ; boit l'huile).

Al prat nais, al bosc pais, a la vila crida :
lo tambour.

Il naît au pré, mange au bois et résonne en ville :
le tambour.

L'agneau naît au pré, la brebis mange au bois, et la peau (tam-
bour) résonne en ville.

Me levi maitin e me colqui d'ora, ai de femnas plen l'ostal,
d'esperons, pas de cabalh e un cascarinet :
lo gal.

Je me lève de bon matin et me couche de bonne heure, j'ai des
[femmes plein la maison,
des éperons et pas de cheval et un chaperon (la crête) :
le coq.

Naut, naut coma'n castel, agre coma de fel, e dols coma de mel :
la nogue.

Haut, haut comme un château, aigre comme du fiel (coque verte)
[et doux comme du miel (l'amande) :
le noyer.

En cantant me faguet, de blanc me vestiguet, ni ome ni bestia
un iou (de galina). no foguet :

En chantant elle me fit, de blanc me vêtit, ni homme ni bête
un œuf (de poule). [ne fut :

Joventa popi, granda romi, morta canti :
la bodega.

Jeune je tête (chevreau), grande je rumine (chèvre), morte je
la cornemuse. [chante (peau) :

Doas fonts, dos pincels, una forca :
la craba.

Deux fontaines (mamelles), deux pinceaux (la barbiche et la
la chèvre. [queue), une fourchè (les cornes) :

Sortis quand plou, s'embarra quand fa solelh :
lo cagarot. HHHHH

Il sort quand il pleut, il rentre quand il fait beau :
l'escargot.

Davala totjorn, jamai no monta :
l'aiga.

Elle descend toujours, ne monte jamais :
l'eau.

Un pam ensa, un pam enlà, un pam que penja :
lo ferrolh.

Un pam de ci, un pam de là, un pam qui pend :
le verrou.

Fosil : fosia, sesi : sesia, venil : venia,
Sanse sesil, venil manjava fosil.

Fosil le cochon fouinaut, sesil le chien était assis, venil le loup
Sans le chien le loup mangeait le cochon. [venait.

Un ome semenava de vesças, et disia : se vennan vendrant pas
et se venan pas vendrant.

Volia dire que se los toriers venan, manjarant la vesças, et las
vesças vendrant pas ; se los toriers venan pas las vesças
vendrant.

Un homme semait des vesces et il disait : s'ils viennent elles ne
viendront pas, et s'ils ne viennent pas elles viendront.

Ce qui signifie : si les pigeons ramiers viennent, ils mangeront les
vesces (semence) et celles-ci ne pousseront pas ; si les
pigeons ne viennent pas, les vesces pousseront.

En langue d'Oc, on emploie quelquefois le verbe : venir dans
le sens de pousser comme c'est le cas ci-dessus.

Se manja manjaras ; s'apatis, apatiras :
lo tesson.

S'il mange, tu mangeras ; s'il a faim, tu auras faim :
le cochon.

Mait leng lo vesi, mait de plaser me fa :
lo metge.

Plus je le vois de loin, plus j'en ai de plaisir :
le médecin.

De leng luis, de proche flaira, mas ponhis :
la rosa.

De loin elle luit, de près elle sent, mais elle pique :
la rose.

Doas fedas dins un camp, una blanca, una negra
Viran e reviran sans poder s'atrapar :
lo jorn et la neit.

Deux brebis dans un champ (l'espace), une blanche (le jour), une
[noire (la nuit) :

Elles tournent et retournent sans pouvoir se rattraper :
le jour et la nuit.

Una bestia que camina lo maitin amb quatre cambas,
a miechjorn amb doas, e lo ser amb tres :
l'ome.

Un animal qui le matin marche avec ses quatre pattes (le bébé),
à midi avec deux (l'adulte), le soir avec trois (le vieillard) :
l'homme.

Se met sus la taula, se copa, se recopa e se manja pas :
un joc de cartas.

On le met sur la table, on le coupe, on le recoupe, on ne le mange
un jeu de cartes. [pas :

Se met, se plega e non se pod plegar :
la taula.

On la met, on la plie, et elle ne peut se plier :
la table.

Florit e reflorit, l'ortala l'a jamait vist :
lo prat (al mes de mai).

Fleuri et refléuri, le jardinier ne l'a jamais vu (travaillé)
le pré (au mois de mai).

Lo maitin miralheja, a miechjorn afogueja, e lo ser cata l' cap.
la prada.

Le matin elle miroite (avec la rosée), à midi les fleurs lancent du
la prairie. [feu et le soir elles courbent la tête :

Caud l'iber, fresc l'estiu, escalfura sempere
lo bosc e la lenha.

Chaud l'hiver, frais l'été, il réchauffe toujours
le bois (forêt) et le bois de chauffage.

Mait manja, mait a fam :
lo foc.

Plus il mange, plus il a faim :
le feu.

Se canti picame ; se dormi daissa me ; se me ponchas jiscli :
la barrica.

Si je chante (vide) tu peu taper ; si je dors (pleine) laisse-moi ;
la barrique. [si tu me perces je gicle :

- Melhor qu'un sargent, cada jorn coleta son ome :*
la camisa.
- Mieux qu'un sergent (gendarme) chaque jour elle collette son
la chemise. [homme.]
- Dos bessons, l'un sans l'autre, marca mal :*
los anders.
- Deux jumeaux, l'un sans l'autre, cela a mauvaise mine :
Les chenêts.
- Calelh sans oli s'aluca e s'atuda solet :*
lo solelh.
- Lumignon sans huile, il s'allume et s'éteint tout seul :
le soleil.
- Dorm lo jorn, veilha la neit, ris totjorn :*
la luna.
- Elle dort le jour, elle veille la nuit, elle rit (ou sourit) toujours :
la lune.
- Mila elhs t'agachan, e una femna se trufa :*
lo cel estelat e la luna.
- Mille yeux te regardent et une femme se moque :
le ciel étoilé et la lune.
- Tot l'estiu caga, e l'iber manja la merda :*
l'abelha.
- Elle fait tout l'été et l'hiver elle mange la m... :
l'abeille.
- Pichota bestia, dolenta dent :*
la formiga.
- Petit animal, dent cruelle :
la fourmi.
- Un ostal sans foc sans caminea, s'i manja sans cosinar :*
la gleisa.
- Une maison sans feu, sans cheminée, l'on y mange sans cuisiner :
l'église.
- Un porta pluma sus un porta fulha ifelhas :*
un aucel sus un albre.
- Un porte plume sur un porte feuilles :
un oiseau sur un arbre.
- Un bocin de cuer mort per aviar lo viu :*
lo foet.
- Un morceau de cuir mort pour entraîner (mettre sur la voie) le
le fouet. [vivant :

Camina sans relambi, n'es cansat ni pressat sempre t'espera :
lo temps.

Il marche sans cesse, il n'est ni fatigué ni pressé, il t'attend
le temps. [toujours :

Manja sans beure e sans toalha, mait in' balhas mait ne vol :
lo foc.

Il mange sans boire et sans serviette ; plus tu lui en donnes (à
le feu. [manger) plus il en veut :

Blanca coma la lait, reta coma una barra, tira de foc e plora :
la candela.

Blanche comme le lait, raide comme une barre, elle fait des étin-
la bougie. [celles et pleure (coule) :

Un ventre, doas patas tres elhs :
lo bufet.

Un ventre, deux pattes, trois yeux :
le soufflet.

Engolis tot, rand tot e n'as grand gauch :
lo recatador.

Il avale tout, il rend tout, et tu en es bien aise :
le buffet de cuisine (le bahut).

La femna lo plega, l'ome lo desplega, i bufa e l'estrema :
lo mocador.

La femme le plie, l'homme le déplie, il souffle (dedans) et l'enfer-
le mouchoir. [me dans sa poche :

Pichot m'i estacan, grand me porta, vieilh me balha l' bras :
la cadiera.

Petit on m'y attache, grand elle me porte (assis), vieux elle me
la chaise. [tend les bras (fauteuil) :

Ço melhor e ço plus dolent, s'en cal servir mas lo mestrejar :
la lenga.

Ce qu'il y a de mieux et de plus mauvais ; il faut s'en servir mais
la langue. [en être le maître :

Un camp plan semenat, cap de semenaire i a passat :
lo cel (estelat).

Un champ bien ensemencé, aucun semeur n'y est passé :
le ciel (étoilé).

Redon redon coma'n anel, i esclafi l'ventre, l'estripi e bevi l' sang :
un gran de rasin.

Rond, rond comme un anneau, je lui écrase le ventre et bois le
le grain de raisin. [sang :

Estira lo bras per penjar sos mainats :
una soca.

Elle étend le bras pour prendre ses petits :
un pied de vigne.

Un embut, dos canels doas barras ;
las caussas.

Un entonnoir, deux tuyaux, deux barres :
le pantalon (et les jambes).

Que preferas una fogassa cauda o un negre penjat ?
Que préfères-tu : une tarte chaude ou un nègre pendu ?

L'on a tendance à répondre la tarte ; mais après explication
l'on change d'avis car la tarte = une bouse de vache, tandis que
le nègre = un raisin bien mûr.

Mait s'en copa, mait ne buta, n'i a mait jos terra que sus terra :
la lenha.

Plus on en coupe, plus il en pousse ; il y en a plus sous terre que
le bois de chauffage. [sur terre :

Quicom que fa susar tres cops :
un soquet.

Quelque chose qui fait suer ou peiner trois fois :
un bras mort de vigne.

L'on peine pour le couper, pour le transporter et au coin du
feu.

Una, la cal, doas passa ; tres es la guerra :
la femna dins l'ostal.

Une est nécessaire, deux cela peut aller, trois c'est la guerre :
la femme à la maison.

Mon paire es plen de ponhents, ma maire de leng blanqueja,
portí una rauba roja, amb un capelet d'aur :
la garraba (grata quiol).

Mon père est plein de piquants, on voit ma mère blanche de loin,
je porte une robe rouge et un petit chapeau d'or :
le fruit de l'églantier.

Pichon, pichon, coma'n pinhon, punhissi mait qu'un agulhon :
l'abelha.

Petit, petit comme un pignon, je pique plus qu'un aiguillon :
l'abeille.

L'estiu carreja, manja l'iber, mas presta pas :
la formiga.

Elle engrange l'été, mange l'hiver, mais ne prête jamais :
la fourmi.

Se pod que rossegar, fiula e ramena la quo :
la colobra.

Elle ne peut que se traîner, elle siffle et remue la queue :
la couleuvre.

Mon paire es naut coma'n castel, ma maire es coma de neu,
Ai una roba roja e una cervela de bos :
la ceriera.

Mon père est grand comme un château, ma mère est couleur de
j'ai une robe rouge et une cervelle de bois : [neige,
la cerise.

Naissi dins un palhasson, engraiSSI lo tesson e fau romiar la feda :
l'agland.

Je nais dans un paillasson, engraisse le cochon et fais ruminer la
le gland. [brebis :

A l'alba te desperti, a solelh cole te bresse
Dins la gauch canti, dins la dolor plori :
la campana.

A l'aube je t'éveille, au crépuscule je te berce
Dans la joie je chante, dans la douleur je pleure :
la cloche.

Abrigui las cantairas e velhi per tot temps
Per Cers e per Autan, ma votz cobri la plana :
lo campanal.

J'abrite les chanteuses et veille par tout temps
Par vent du Nord ou par Autan ma voix couvre la plaine :
le clocher.

Una garda la, doas pod anar, tres n'i a doas de trop :
la femna.

Une, gardes-la, deux (mère et fille) cela peut aller, trois il y en a
la femme. [deux de trop :

A los peds dins l'aiga i tustan sus las ancas e dits pas ren :
lo banc de ruscadaira.

Il a les pieds dans l'eau, on lui tape sur les fesses et il ne dit rien :
le banc de lavandière.

Una boeta plan tancada, sans faure, ni sarralhe, ni fustié :
un iou.

Une boîte bien fermée, sans forgeron ni serrurier, ni menuisier
un œuf. (charpentier) :

Arresti lo vent, lo solelh me travetsa, lo caud me fa rosent, se
la vitra. [fa fred m'estropi :

J'arrête le vent, le soleil me traverse, le chaud me rend brûlant,
[s'il fait froid je m'enveloppe (de buée) :
la vitre.

*Ma maire me perdet, quand tornèt nos querrer, erem dotze
la patana.* [mainats.

Ma mère me perdit, quand elle revint me prendre, nous étions
la pomme de terre. [douze enfants :

Manji de vermina, bevi d'aiga, e fau de bolas de foc :
la tomata.

Je mange de la vermine (fumier), bois de l'eau et fais des boules
la tomate. [de feu (fruit) :

Amb una man te balha una coca, amb l'autra te fura la pochà :
lo Rei.

D'une main il te donne un gâteau, de l'autre il te fouille la poche :
le Roi (l'Etat).

Bricon a bricon, cachi mait qu'un mostador :
lo collector.

Petit à petit il serre plus qu'un pressoir :
le percepteur.

*Mon paire es roje, ma maire blanca ; ieu sioi calhol e lo vent me
lo fum.* [vira :

Mon père est rouge (le feu), ma mère est blanche (l'eau), je suis
[blanc et noir et le vent me fait tourner :
la fumée.

*A la montanha naissi, a la plana rodi, me negui a la mar, monti
l'aiga del riu.* [al cel e torni a la montanha :

Je nais à la montagne, me promène dans la plaine, me noies à la
[mer, je monte au ciel et reviens à la montagne :
l'eau de la rivière.

*Lo bosc me garda, lo soleilh me chuca, lo vent me carreja e
lo nivol.* [quand sioi cansat casi :

La forêt me garde, le soleil me suce (boit), le vent me transporte,
[et quand je suis fatigué je tombe (pluie) :
le nuage.

Mait pichon qu'un dinher, noirissi lo monde entier :
lo gran de blad.

Plus petit qu'un dinier, je nourris le monde entier :
le grain de blé.

Nadi coma'n peis, rodi coma'n pipot e me fau portar :
lo roll.

Je nage comme un poisson, je roule comme une barrique et je
le tronc d'arbre. [me fais porter :

Una toalha mirgalhada, digun l'a alisada
lo maitin fa babarilhas, embalma lo ser :
la prada.

Une nappe chamarrée, personne ne l'a repassée
le matin elle éblouit, le soir elle embaume :
la prairie.

Je clôture ma gerbe en priant ceux de nos lecteurs que le
sujet intéresse de la compléter à l'occasion.

J. MAFFRE.

CONTES POPULAIRES DE L'AUDE



1. JOANET TORNA A L'OSTAL

Joanet era lo tresenc gojat d'una familia de cinq. Damorava dins una bordeta de la Malapeira entre Calhau e Montreal, ont son paire era capmasie. Eran pas rics, mas vivian en travalhant. L'iber, a la velhada, contaban de contas; n'i abia de tota mena, mas las qu'i agradavan lo mait eran las ont se parlava de viatjes, de batestas, de paors.

Quand aguet 19 ans, diguet a son paire: siatz plan pron aichi sus la borda, m'agradaria de partir, de viatjar, e benleu qualque jorn tornarai ric. Son paire ne foguet pas plan cofat, mas lo daisset anar. Mas sa maire ploret: lo meu pichon, lo tornarai pas veser.

S'en anet; anet trapar lo Senescal a Carcassonna que aprengut l'aber agachat de pertot lo prenguet al servici del Rei. Aco l'i valguet de landrejar un pauc pertot, e de veser plan de païs; segon lo temps anet en Espanha, en Italia, en Alemanha, e duscas en Flandria. Rodet atal una vintena d'ans; quand n'ajet pron se penset: saria ora de tornar a l'ostal. Faguet una demanda e lo daisseron partir. L'i balheron meme quelques pistolas que sarret dins un saqueton de cuer. Dins aquel saquet i abia tamben ço qu'abia estalbiat. Cal dire qu'era pas degalher, et qu'abia pas jamis escrit a l'ostal. Aqui lo pensaban moart.

Gara l'aqui partit, amb un broc a la man, e una biassa sus l'espalla. Per tornar ço d'el i abia al mens quinze jorns de camin.

Un jorn que fasia plan caud, s'era arreat al ped, d'un garric, a l'ombra e una pichota dotz raijava. Abia tirat un crostet de la biassa; quand de l'autre costad de l'arbre vejet un ome amb una granda barbe que podia aber al mens cent ans. L'ome l'i diguet: agues pas paor. Joanet responde: M'en caldria mait qu'aco; ai guerrejat vint ans d'arreu e ai pas jamai tremblat. .. Me fas plaser diguet l'ome, solament ai pas manjat dumpei ier e ai talem. Joanet respondet: Sioi pas plan ric; mas anam partajar ço qu'ai dins la biassa: un pauc de pan, une carbonada e un bocin de fromaje. Ai tamben un flascon de vin, l'estirarem amb un pauc d'aiga. Manjeron. Quand agueron manjat lo vielh se cambiet en jovent d'avans Joanet estabosit, e l'i diguet: Sioi

Sant Joan ; sabi qu'as bon cor ; per que siagas pas jamai en pena, te vau balhar un saqueton ; quand te manquara quicom e que oc veiras, auras qu'a dire : veni, veni, e dintrara dins l' saquet. Mas jamai raubes pas ren a digus. Et lo jovent desapariguèt.

Lo lendeman Joanet passaba dins un vilajot, e abia pas mai de pan. D'aquel temps se pastaba, e cadun fasia lo seu pan. Praco i abia un panassie, es a dire una botiga ont vendian de pan als passants. Joanet dintra, e demanda un pan d'una liura ; n'i abia sieis en vista ; lo panassie malgraunhat l'i respond que n'a pas. Joanet pren lo saquet e ditz : veni, veni, e un pan dintra dins l'saquet ; Joanet jeta dos sous sus la taula e s'en va. Lo panassie manquet tombar de son aut.

Un autre jorn, abia de pan mas pas ren mait ; passaba davans l'ostal d'un sannaire de porcs et de defora se vesia una barrada de salsissa e de salsissots. Dintra e demanda un pam de salsissa. Lo sannaire d'i ditz : n'ai pas pels rodaires, passatz vostre camin. Et dobritz lo saquet e ditz : veni, veni, et dos plegs de salsissa s'i embarran ; bota tres sous sus la taula et s'en va. Lo sannaire manquet se copar lo cap del ded.

Un autre jorn travetsaba un vilaje a boca de neit. Se penset : podria plan dormir aichi. Vejet un ostalet ambe los contravents tampats, la porta era barrada ; praco un fialet de lum passaba per una gatièra. S'avanset ; pan, pan a la porta. Una votz tremolanta l'i diguet de dedins : anatz boun ; ; qual que siaguetz, passatz vostre camin. — Aco es un pauc fort, diguet Joanet, anem, aguetz pas paor, mas dobrissetz me, que siòi cansat. Alavetz la porta se dobriguèt e un ome d'una cinquantena d'ans l'i deman-det ço que volia. Joanet l'i diguet : se vos deranga pas voldria la retirada per la neit ; ai de que manjar e me jairai dins un canton. L'ome l'i diguet : podi pas vos retirar, per i a de paors. — De paors ? diguet Joanet, dumpei vint ans que rodi, n'ai pas jamai vistas e seria plan curios de las veser. — Calhatz vos, sabetz pas que tota persona que se colca aichi la trovan pas lo lendeman. — E ben, ieu vos asseguri, que se me daissatz sol, me trobaretz deman matin. — Coma voldretz, mas vos oc ai dit, e l'ome s'en anet las man sul cap.

Joanet s'asseguèt sus una banca al canton de la taula, metet una candela al col d'un flascon vide per far un candelier, turet de la biassa un mocador a carreus que l'i servicia de toalhon, sortiguèt lo cotel, lo pan, un salsissot e un tros de fromaje traucat ; quand ajet manjat recatet tot dins la biassa, e esperet. Botet lo broc sus la taula a portada de la man. Lo temps passaba e ausissia pas ren ; auria gaireben clucat los elhs. Mieja neit sonet al campanal. Coma acababa de repicar, vejet un lum roje coma de foc dins un finestron qu'abia pas encara vist ; e dins lo finestron un cap, a mon Dieus, un cap amb de banas coma un boc,

d'aurelhas coma une covertola, d'elhs que jetaban de lampets de foc, e una lenga de serp. Abia de mans e d'urpas amb d'unglas de dos travetz de ded, e brandissia una forca a tres puas. Aqueste diguet à Joanet en mostrant de dents coma de margues de cotel, as plan fait de venir i a qualque temps que fasia pas bona cassa. — E que v'os. — Que voli, me vas siegue sul pic apei veiras. — E se voli pas? — Tu vos pas, es ço qu'anam veser. E lo diable per qu'era el sautet dins la cosina. Joanet bochet pas, dorbiguet lo saquet : oc sabia que vendrias : veni veni ; lo diable en arpatejant calguet que dintresse dins l' saquet, calguet que se faguesse pichon pichon. Anem disia Joanet, acabas o acabas pas de dintrar, gara que te vau rumar's ortels. Se trobet que dins lo saquet de cuer i abia un autre saquet de tela grisa. Quand lo diable foguet dintrat, Joanet estaquet lo sac de tela, pei lo de cuer.

L'alba puntejaba ; l'ome tornaba a l'ostalet ; marchava sul cap dels pedís ; descadaulet dolsament, passet lo cap, e manquet s'estabosir, en vesent Joanet que manjaba una carbonada siaud coma un anhel. Etz encara aqui? Abetz pas vist las paors? Son pas vengudas?... — Si son vengudas, e tornarant pas mait, per que vos n'vau debarassar per totjorn ; son aqui dins aquel saquet, las vau emportar, e, en passant lo riu las joitarai cambal lo pont. L'ome alandaba los elhs e volia gramacejar Joanet, l'i volia balhar sabia pas que. Joanet l'i diguet, me balhetz pas ren, sonca una una pregaria quand pensaretz a ieu. E s'en anet la biassa sul col. Arribat al riu passet lo pont ; quand foguet per delà, pauset sos atrasses e prenguet lo saquet de cuer, tornet al ped de la grasa. Destaquet lo saquet e ne tiret lo de tela. Ambe un tros de corda i estaquet una peia e zo ! cambal ! L'aiga era prigonda ; quand lo saquet s'i enfonzet jisclat en fasant de lampets de foc, e se botet a bolher coma un pairol.

Dos jorns plus tard Joanet arribet al seu ostal. Sa maire que lo pensaba moart tiret mal al reconeisse. Mas a la fin totis lo festejeron e s'arrestet pas de parlar de tres jorns per contar ço que i era arribat.

Ce conte m'a été raconté par Madame S. R., à Roullens, et décédée il y a une vingtaine d'années à l'âge de 97 ans, qui le tenait de la grand-mère.

JEANNOT REVIENT A LA MAISON

Jeannot était le troisième fils d'une famille de cinq. Il habitait une petite campagne de la Malepère entre Cailhau et Montréal, où son père était régisseur. Ils n'étaient pas riches, mais ils vivaient en travaillant. L'hiver, à la veillée ils disaient des contes ; il y en avait de toutes sortes, mais ceux qui lui plaisaient le plus étaient ceux où il était question de voyages, de batailles, de fantômes.

Quand il eut 19 ans, il dit à son père : vous êtes assez ici pour vivre sur la ferme, il me plairait de partir, de voyager, et peut-être quelque jour je reviendrai riche. Son père ne fut pas très content, mais il le laissa partir. Mais sa mère pleura : mon petit, je ne le reverrai pas.

Il s'en alla ; il alla trouver le Sénéchal à Carcassonne qui après l'avoir regardé sous tous les angles le prit au service du Roi. Ceci lui valut de vagabonder un peu partout, et de voir beaucoup de pays ; selon le temps, il alla en Espagne, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Flandre. Il roda ainsi durant une vingtaine d'années ; quand il en eut assez il se dit : ce serait le moment de revenir à la maison. Il fit une demande et on le laissa partir. On lui donna même quelques pistoles qu'il mit dans un petit sac de cuir. Dans ce petit sac, il y avait aussi ce qu'il avait économisé. Il faut dire qu'il n'était pas dépensier, et qu'il n'avait jamais écrit à la maison. Là, on le pensait mort.

Le voilà parti un bâton à la main, et une besace sur l'épaule. Pour revenir chez lui il lui fallait au moins quinze jours de chemin.

Un jour où il faisait très chaud, il s'était arrêté au pied d'un chêne, à l'ombre, et une petite source coulait. Il avait tiré un morceau de pain de la besace ; quand, de l'autre côté de l'arbre, il vit un homme, avec une grande barbe, qui pouvait avoir au moins cent ans. L'homme lui dit : n'aies pas peur. Jeannot répondit : il m'en faudrait plus que ça ; j'ai fait la guerre vingt ans d'affilée et je n'ai jamais tremblé. — Tu me fais plaisir, dit l'homme, seulement je n'ai pas mangé depuis hier et j'ai faim. Jeannot répondit : je ne suis pas très riche ; mais nous allons partager ce que j'ai dans la besace : un peu de pain, un morceau de jambon grillé sur le feu et un morceau de fromage. J'ai aussi une petite bouteille de vin, on l'allongera avec un peu d'eau. Ils mangèrent. Quand ils eurent mangé, le vieux se changea en un jeune homme devant Jeannot étonné, et il lui dit : Je suis Saint Jean ; je sais que tu as bon cœur ; pour que tu ne soies jamais en peine, je vais te donner un petit sac ; quand il te manquera quelque chose et que tu le verras, tu n'auras qu'à dire : viens, viens, et il entrera dans le petit sac. Mais ne vole jamais rien à quelqu'un. Et le jeune homme disparut.

Le lendemain Jeannot passait dans un petit village, et il n'avait plus de pain. En ce temps-là on pétrissait, et chacun faisait son pain. Pourtant il y avait un boulanger, c'est-à-dire une boutique où l'on vendait du pain aux passants. Jeannot entre et demande un pain d'une livre ; il y en avait six en vue ; le boulanger de mauvaise humeur lui répond qu'il n'en a pas. Jeannot prend le petit sac et dit : viens, viens ; et un pain entre dans le petit sac ; Jeannot jette deux sous sur la table et s'en va. Le boulanger faillit en tomber d'étonnement.

Un autre jour, il avait du pain mais rien plus ; il passait devant la maison d'un tueur de cochons et du dehors on voyait une barre pleine de saucisse et de saucissons. Il entre et demande environ 20 cm de saucisse. Le tueur lui dit : je n'en ai pas pour les rôdeurs, passez votre chemin. Lui, ouvre le petit sac et dit : viens, viens ; et deux plis de saucisse y entrent ; il met trois sous sur la table et s'en va. Le tueur faillit se couper le bout du doigt.

Un autre jour, il traversait un village à la tombée de la nuit. Il se dit : je pourrais bien dormir ici. Il vit une petite maison aux contre-vents fermés, la porte était fermée ; pourtant un filet de lumière passait par une chatière. Il s'avança : toc, toc à la porte. Une voix tremblante lui dit de dedans : allez-vous-en ; qui que vous soyez, passez votre chemin. — C'est un peu fort, dit Jeannot, n'ayez pas peur, mais ouvrez-moi, car je suis fatigué. Alors la porte s'ouvrit et un homme d'une cinquantaine d'années lui demanda ce qu'il voulait. Jeannot lui dit : Si ceci ne vous dérange pas, je voudrais l'hospitalité pour la nuit ; j'ai de quoi manger et je m'allongerai dans un coin. L'homme lui dit : Je ne peux pas vous héberger parce qu'il y a des fantômes. — Des fantômes ? dit Jeannot, depuis vingt ans que je vagabonde, je n'en ai jamais vu et je serais bien curieux de les voir. — Taisez-vous, vous ne savez pas que toute personne qui se couche ici est trouvée morte le lendemain. — Eh bien ! moi, je vous assure que si vous me laissez seul, vous me trouverez demain matin. — C'est comme vous voudrez, mais je vous l'aurais dit ; et l'homme s'en alla les mains sur la tête.

Jeannot s'assit sur un banc au coin de la table, il mit une bougie au goulot d'une petite bouteille vide pour faire un chandelier, il tira de la besace un mouchoir à carreaux qui lui servait de serviette, sortit le couteau, le pain, un saucisson et un morceau de gruyère ; quand il eut mangé, il ramassa tout dans la besace, et il attendit. Il mit le bâton sur la table à portée de la main. Le temps passait il n'entendait rien ; il aurait presque fermé les yeux. Minuit sonna au clocher. Comme il achevait de resonner, il vit une lumière rouge comme du feu dans une petite fenêtre qu'il n'avait pas encore vue ; et dans la petite fenêtre une tête.

Ah ! mon Dieu, une tête avec des cornes comme un bouc, des oreilles comme un couvercle, des yeux qui jetaient des éclairs de feu, et une langue de serpent. Il avait des mains et des pieds avec des ongles de 5 ou 6 centimètres de longueur, et il brandissait une fourche à trois pointes. Celui-ci dit à Jeannot en montrant des dents comme des manches de couteau, tu as bien fait de venir, il y a quelque temps que je ne faisais pas bonne chasse. — Et que veux-tu ? — Ce que je veux, tu vas me suivre sur la montagne, après tu verras. — Et si je ne veux pas ? — Tu ne veux pas, c'est ce que nous allons voir. Et le diable, parce que c'était lui, sauta dans la cuisine. Jeannot ne bougea pas, il ouvrit le petit sac : oui, je sais que tu viendras ; viens, viens. Le diable, en gesticulant, dut entrer dans le petit sac, il dut se faire petit, petit. Allons, disait Jeannot, tu achèves ou tu achèves pas d'entrer, attention, je vais te brûler légèrement les orteils. Il se trouva que dans le petit sac de cuir il y avait un autre petit sac de toile grise. Quand le diable fut entré, Jeannot attacha le sac de toile, puis celui de cuir.

L'aube commençait à pointer ; l'homme revenait à la petite maison ; il marchait sur la pointe des pieds ; il déverrouilla doucement, passa la tête, et faillit tomber à la renverse en voyant Jeannot qui mangeait du jambon grillé tranquille comme un agneau. — Vous êtes encore là ? Vous n'avez pas vu les fantômes ? Ils ne sont pas venus ? — Oui, ils sont venus, et ils ne reviendront plus, car je vais vous en débarrasser pour toujours ; ils sont là, dans ce petit sac ; je vais les emporter, et en passant la rivière je les jeterai par-dessus le pont. L'homme écarquillait les yeux et voulait remercier Jeannot, il voulait lui donner je ne sais quoi. Jeannot lui dit : Ne me donnez rien, mais seulement faites une prière quand vous penserez à moi. Et il s'en alla la besace sur le dos. Arrivé à la rivière, il passa le pont ; quand il fut de l'autre côté, il posa ses affaires et prit le petit sac de cuir, il tourna au pied de la margelle. Il défit le petit sac et il en tira celui de toile. Avec un morceau de corde il y attacha une pierre et vlan ! par dessus ! L'eau était calme ; quand le petit sac s'y enfonça, elle s'agita en faisant des éclairs de feu, et se mit à bouillir comme un chaudron.

Deux jours plus tard, Jeannot arriva à sa maison. Sa mère, qui le pensait mort, eut du mal à le reconnaître. Mais à la fin tous le fêtèrent et il ne s'arrêta pas de parler de trois jours pour conter ce qui lui était arrivé.

2. LO PERDON

Aquel jorn a boca de neit los gendarmes d'Espezel dintraban aprep una longa jornada passada a cochar un d'aquels alumetaires que fins fina la lor abia escapat ?

Los cavalhs anaban traquet traquet, quand sus l'auriera del camin, vejeron un ome sietat sus una grossa peira, lo cap entre las mans coma se ploraba. S'avanceron e lo soneron : e l'ome de que fasetz aqui ? L'ome levet lo cap, e diguet : lo papa m'a mes a la porta. — E qu'un age abest ? — Septanta ans. — Diantre ! e qu'pn age a vostre paire ? — Cent dos ans. Anem, podetz pas damorar aqui, tornatz von a l'ostal. — O que non, me voldra pas. — Anem, venetz ambe nos aus vos anam menar.

Arribon a l'ostal ; picom a la porta : pan, pan. — Qu'es aco, a n'aquesta ora ? faguet una votz malgraunhada. — Dobrissetz, sian los gendarmas. La porta se dubris e dintran e vesan un ome vielh encara rette : que voletz ? — Vos menam lo drolle qu'abem trapat sul camin. — Pod plan demorar defora. — E per que ? que vos a fait ? — A manquat de respect a mon paire. — Vostre paire ! ont l'aavetz ? — Es denaut, pensi pas que sia encara jagut. — E qu'un age a ? — Cent trenta ans ; e se l'voletz veire podetz. — I anam, ambe l'drolle. Montan denaut, e vesan un ome plan vielh, que se descaussaba. En los vejent, aqueste lor diguet : que cercatz ? esperi qu'es pas de voluntaris al meu age. — O que non ; vos menam sonca vostre pichot filh, que vos a mal respondut tot ara. — Ah ! e ont es ? Garatz l'aquí. Aqueste s'avança cap acatat. Anem veni que te veja un pauc e balha me la man ; per aqueste cop te perdoni, mas que servisca d'escola. Pepin ! Pepin !

En s'en anam los gendarmas disian : es lo primier cop que nos arriba un afar parier.

Ce conte m'a été raconté par Monsieur l'abbé Sire Jean, ancien curé de Rouffiac-d'Aude, et qui fut curé de Joucou il y a plus de cinquante ans.

LE PARDON

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, les gendarmes d'Espezel rentraient après une longue journée passée à guetter un de ces marchands d'allumettes de contrebande, qui, malin, leur avait échappé. Les chevaux allaient tranquillement quand sur le bord du chemin, ils virent un homme assis sur une grosse pierre, la tête entre les mains comme s'il pleurait. Ils s'avancèrent et l'appelèrent : et là, que faites-vous ici ? L'homme leva la tête, et dit : Mon père m'a mis à la porte. — Et quel âge avez-vous ? Soixante-et-dix ans. — Diantre ! et quel âge a votre père ? — Cent-deux ans. — Allez, vous ne pouvez pas rester ici, revenez à la maison — Oh non, il ne me voudra pas. — Allez, venez avec nous, nous allons vous y amener.

Ils arrivèrent à la maison ; ils tapent à la porte : pan, pan. — Qu'est-ce, à cette heure ? fit une voix de mauvaise humeur. — Ouvrez, c'est les gendarmes. La porte s'ouvrit et ils entrent ; ils voient un homme vieux encore bien droit : que voulez-vous ? — Nous vous amenons votre fils que nous avons trouvé sur le chemin. — Il peut bien rester dehors. — Et pourquoi ? Que vous a-t-il fait ? — Il a manqué de respect envers mon père. — Votre père ! Où l'avez-vous ? — Il est là-haut, je crois qu'il n'est pas encore couché. Et quel âge a-t-il ? — Cent trente ans ; et si vous voulez le voir, vous pouvez. — Nous y allons avec votre fils. Ils montent, et voient un homme bien vieux, qui se déchaussait. En les voyant, celui-ci leur dit : Que cherchez-vous ? J'espère que ce n'est pas des volontaires à mon âge. — Oh ! non ; nous vous amenons seulement votre petit-fils qui vous a mal répondu tout à l'heure. — Ah ! et où est-il ? — Le voilà. Celui-ci s'avance la tête baissée. Allez, viens, que je te voie un peu et donne-moi la main ; pour cette fois, je te pardonne, mais que ceci serve d'exemple. — Grand-père ! Grand-père !

En s'en allant, les gendarmes disaient : C'est la première fois qu'il nous arrive une telle aventure.

3. L'OME E LOS TRES VOLURS

Un cop i abia un ome qu'anaba a la fiera; menaba un ase, que tiraba amb una corda pron longa, e una craba estacada a la qua de l'ase. Seguissia un cmin dins un bosc plen de contorns. Tres volurs que lo vejeron, se penseron, nos i cal raubar tot ço qu'a.

Lo primier diguet: ieu prendrai la craba. Lo segond: ieu prendrai l'ase. E l'autre diguet: ieu i prendrai las caussas. E en passant per de corsieras se van plaçar sul camin de l'ome un pauc escaralhats.

Lo primier profita d'un contorn un pauc sec per i prener la craba. Lo segond quand lo vetz arribar, l'i ditz: e bonjorn! ont anatz atal? — Vau a la fiera. Sus aco se revira, e vetz qu'i manqua la craba: bon Dius! ai perdut la craba. — La craba? — Oc menabi una craba, e la vesi pas. — Ieu ai vist un ome que ne menaba una. — Ont? — Cap aqui. E l'i fasia sinne al revetz. — Se me voliatz gardar l'ase, cinq o sieis minutas vai veser se l'trovi. — Vol gardarai. — Plan merci.

L'ome s'en va d'un costat, lo volur de l'autre ambe l'ase. Quand l'ome tornat vetz pas ni ome ni ase. Se penset: a benleu marchat, deu pas esser plan leng. Mas per tant que marche vei pas digun. Si, al cap d'un bricon vei un ome que me semblaba en pena, e qu'agachaba dins un potz. L'ome de l'ase diguet: bonjorn l'amic! semblatz malcorat. — E oc, venia de dejunar e abia pausat un saqueta d'argent, aqui sus la grasa del potz. Vos pas que, un chot, un chotas es casut coma un pelhot sus la grasa, e d'un cop de pata m'a mandat lo saquet al fonz del potz. Es tombat aqui, al ped de la pared en facia d'aquela mata d'erba del vent. Coma veni de manjar podi pas anar dins l'aiga, e son plan en pena; donaria la mitat del saquet, se qualqu'un volia me l'anar querrer. L'ome vejet aqui lo mejan de se resquitsar, e diguet: S'oc voletz i vai anar. — Oc ben, e Dius vos benesiga.

Sus aco l'ome quitas las caussas e davala dins l'potz: lo trobi pas. — Si aqui a l'aplomb de l'erba del vent. — Lo trobi pas; e reusis qu'a trebolar l'aiga. Quand torna montar l'autre era partit en i prenguen las caussas.

Ara sioi polit! Cossin far per dintrar a l'ostal? Podia pas siegue lo grand camin, l'aurian pres per un destimborlat, et benleu embarrat. Passet per de carrairon, on las ortigas li fregaban los pompilhs, e los garrabiers l'i esquisseron lo pandorel e escaunheron las queissas.

Quand arribet a la borda, sa femna fasia manjar las galinas daisset tombar lo palhsson pel sol e levet los brasses estabosidas.

Mon Dius qu'es que t'es arribat ? E l'ome i contet pel menut consi i abian raubat la craba l'ase e las caussos. Quand aguet acabat, sa femna l'i diguet : S'eros anat un pauc plus leng, pensi que t'aurian raubat tu tamben.

Conte recueilli à Laderm.

L'HOMME ET LES TROIS VOLEURS

Il y avait une fois un homme qui allait à la foire ; il menait un âne qu'il tirait avec une corde assez longue, et une chèvre attachée à la queue de l'âne. Il suivait un chemin qui avait de nombreux tournants dans un bois. Trois voleurs qui le virent, se dirent, il faut que nous lui prenions tout ce qu'il a.

Le premier dit : je prendrai la chèvre. Le second : je prendrai l'âne ; et l'autre dit : je lui prendrai les pantalons. Et en passant par des raccourcis ils vont se placer sur le chemin de l'homme un peu espacés entre eux.

Le premier profite d'un virage un peu sec pour lui prendre la chèvre. Le second, quand il le voit arriver, lui dit : Eh bonjour ! Où allez-vous ainsi ? — Je vais à la foire ; là-dessus il se retourne, et voit qu'il manque la chèvre : Bon Dieu ! j'ai perdu la chèvre. — La chèvre ? — Oui, je menais une chèvre, et je ne la vois pas. — Moi, j'ai vu un homme qui en menait une. — où ? — Par là. Et il lui faisait signe dans l'autre sens. — Est-ce que vous voudriez me garder l'âne pendant cinq ou six minutes, je vais voir si je la trouve. — Je vous le garderai. — Merci bien.

L'homme s'en va d'un côté, le voleur de l'autre avec l'âne. Quand l'homme revient, il ne voit plus ni homme ni âne. Il se dit : Il a peut-être marché, il ne doit pas être bien loin. Mais pour tant qu'il marche il ne voit personne. Si, au bout d'un moment il voit un homme qui semblait bien ennuyé et qui regardait dans un puits. L'homme de l'âne lui dit : Bonjour l'ami, vous ne me semblez pas content. — Et oui, je venais de déjeuner et j'avais posé un petit sac d'argent sur la margelle du puits. Vous ne voulez pas qu'un hibou, un vieux hibou est tombé comme un chiffon sur la margelle, et d'un coup de patte a envoyé le sachet au fond du puits. Il est tombé là au pied du mur en face de ce pied de paroi. Comme je viens de manger, je ne peux aller dans l'eau et je suis bien embarrassé ; je donnerai la moitié du sac si quelqu'un voulait aller le prendre. L'homme vit là une occasion de se rattraper, et dit : Si vous voulez, je vais y aller. — Bien sûr, Dieu vous bénisse.

Sur ce, l'homme quitte les pantalons et descend dans le puits : je ne le trouve pas. — Oui là, en face la paroi. — Je ne le trouve pas ; et ne réussis qu'à troubler l'eau. Quand il revient en haut, l'autre était parti en lui prenant les pantalons.

Je suis joli ! Comment faire pour rentrer à la maison ? Il ne pouvait pas suivre la route, on l'aurait pris pour un loufoque, et peut-être enfermé. Il est passé par des sentiers, où les orties lui piquaient les mollets, les églantiers lui déchiraient le pan de la chemise et lui griffaient les cuisses.

Quand il arriva à la ferme, sa femme faisait manger les poules ; elle laissa tomber le paillon par terre et leva les bras toute étonnée. Bon Dieu, qu'est-ce qui t'es arrivé ? Et l'homme lui raconta en détail comment on lui avait volé la chèvre, l'âne et les pantalons.

Quand il eut fini, sa femme lui dit : Si tu étais allé un peu plus loin, je crois qu'on t'aurait également volé.



4. L'OME MARCAT

*Raspoldard lo bossut e Tiston lo garelh
Anaban a la fiera per crompar un porcel.
Lo temps era causit e tot camin fasent,
Parlaban tot d'abord de la question d'argent :
Ne portas plan Tiston ? demandet lo bossut ;
No l'amic, son pas ric, ai pas mai d'un escut
Tant pis, n'aurem tot just per anar dejunar
E lo porc ? e lo porc ? de sous se passara.
E veirem ben praco, se cresi ma pensada.
De marcar lo plus bel de tota la porcada.
Sus aco los dos omes partissan a grand pas :
Raspoldard qu'i vesia un pauc plus leng que l'naz,
Va trovar'n porcatier, i presenta la man,
En diguent, sioi vengut esprès per vos pagar ;
Lo deut e's pichonet mas baste'n saria mens,*

Un cop aco reglat, sarem totis contents.
Me pagar me disetz, mas si oc gausi creire
Vos ai pas jamait vist, ni en blanc, ni en negre.
Si, si, prenetz l'argent es pas man abituda
De pagar'no soma, si era pas deguda.
La porcatier oc pren, e per lo gramaciar,
Marco lo plus bel porc, sans se faire pagar :
Tenetz, pagaretz quand podretz, ai fisancia'n vos.
Qu'es aco! pagarai, que sioi pas un tinhos
Lo porc qu'abetz marcat, lo pagarai comptent,
Voli pas que diguetz, aqui'n pietre client.
Vau per me l'amenar, crompar'n pichon cordel.
En esperant vos daissi, ambe Tiston garelh.
E va tot d'un tros, ço d'un apoticaire.
Ai vergonha de dire, so' qu'i anaba faire
Anfins dintra, bonjorn mossur ; tot de suite,
Un ome 'mpomadat vestid d'una levita
Ofris a Raspolard mantuns echantilhons,
De camfré, berlengots e mait qualque flascons.
Es pas aco mossur, que me cal, pel moment
S'agis d'una persona, que sortis del covent
E per res amagar, es mon fraire l'ainat
Qu'un grand despit d'amor a l'esprit trebolat
E i, a pas ren de mait, per poder lo calmar,
Qu'un lavament de malvas qu'i cal preparar,
S'aquel trabalh vos fa pas trop vergonha,
Mossur, vos pagarai grossament la besonha.
De vergonha, que neni, fau d'alhurs lo mestier
Es pas totjorn gromand mas lo fau volontier.
Donc anatz me cercar vostre fraire sul cop
E boti en atendant la marmita sul foc.
Raspolard va pregar l'porcatier de l'seguir
Per aber son argent, qu'abia co d'un cosin.
Lo mercant siaguet leu rendut co del farmacian
En creguent de tocar son agent bel e blanc.
Mas l'ome 'mpomadat, crenheguent una crisa,

*S'en maila del pregar de levar la camisa.
Per que far ? respondet l'ome tot estonat.
Debetz creire benleu que soi plan sufocat.
Anem, anem ; anem faguetz pas lo caput
Non partiretz d'aichi que quant aurettez begut.
E vejent que fasia, de sinmes de colera
L'estaqueron a quatre dessus 'na cadiera
L'i fasqueron lo compte, pas ambe d'argent
Mas ambe de bolhon que per darre se prend
Content o pas content enfialet l'escalier
Mait vite qu'un conilh al davant d'un lèbrier.
Arriba al fierral, tibat coma 'n violon.
Un amic l'i demanda : dont ven aquel bolhon,
Que te banha l's talons ? On diria de tisana !
N'aurias begut al mens per tota la semmana ?
De l'afront qu'i faguet de se veser banhat,
Arequatet sos porcs e quietet lo mercat.
Lo Bossu e l' Garelh pel camin caquetaban
En s'emenant lo porc de rire s'escanaban.
E l' brave porcatier, furius a perdre l' cap,
Se sovendra totjorn de tot ome marcat.*

L'HOMME MARQUÉ

Raspolard le bossu et Baptiste le pied bot
Allaient à la foire acheter un cochon.
Le temps était choisi et tout chemin faisant
Ils parlaient tout d'abord de la question d'argent :
En portes-tu beaucoup, Baptiste ? demanda le bossu.
Non l'ami, je ne suis pas riche, je n'ai pas plus d'un écu.
Tant pis, nous en aurons tout juste pour aller déjeuner.
Et le cochon ? Et le cochon ? se passera de sous.
Nous verrons bien tout de même, si j'en crois ma pensée,
D'acheter le plus beau de toute la portée.
Là-dessus les deux hommes partent à grands pas.
Raspolard qui voyait un peu plus loin que son nez,

Va trouver un marchand de cochons, lui tend la main
En disant : je suis venu exprès pour vous payer ;
La dette est bien petite, mais le serait-elle moins,
Une fois ceci réglé nous serons tous contents.
Me payer dites-vous, mais si j'ose croire
Je ne vous ai jamais vu ni en blanc ni en noir.
Oui, oui, prenez l'argent, ce n'est pas mon habitude
De payer une somme, si elle n'était pas due.
Le marchand de cochon le prend et pour le remercier,
Il marque le plus beau cochon, sans se faire payer :
Tenez, vous paierez quand vous pourrez, j'ai confiance en vous.
Qu'est-ce je paierai, je ne suis pas un lépreux.
Le cochon que vous avez marqué, je le paierai comptant,
Je ne veux pas que vous disiez : voilà un piètre client.
Je vais pour l'emmener acheter une petite corde.
En attendant je vous laisse avec Baptiste le pied bot.
Et il va tout d'un trait chez un pharmacien.
J'ai honte de vous dire ce qu'il allait faire.
Il entre enfin : Bonjour, monsieur. Tout de suite
Un homme aux cheveux collants (1) vêtu l'une longue blouse (2)
Offre à Raspolard plusieurs échantillons,
Du camphre, des bonbons et même quelques flacons.
Ce n'est pas cela, monsieur, qu'il me faut, pour l'instant
Il s'agit d'une personne qui sort de l'asile (3)
Et pour ne rien vous cacher, c'est mon frère aîné
A qui un grand dépit d'amour a troublé l'esprit.
Et, il n'y a rien de mieux, pour pouvoir le calmer,
Qu'un lavement de mauves qu'il faut lui préparer ;
Si ce travail ne vous fait pas trop honte,
Monsieur, je vous paierai grassement la besogne.
Honte, non, d'ailleurs j'en fais le métier
Il n'est pas toujours agréable, mais je le fais volontiers.
Allez donc chercher votre frère de suite,

(1) Cet homme avait les cheveux abondamment lustrés par un produit brillant.

(2) Lebita : redingote, mais ici il s'agit probablement d'une longue blouse.

(3) Couvent : asile d'aliénés.

Et je mets en attendant la marmite sur le feu.
Raspolard va prier le marchand de cochons de le suivre
Pour avoir son argent, qu'il avait chez un cousin.
Le marchand fut bientôt rendu chez le pharmacien
En croyant toucher son argent bel et blanc.
Mais l'homme aux cheveux collants, craignant une crise,
Lui parle en le priant d'enlever sa chemise.
Pourquoi faire ? répondit l'homme tout étonné.
Vous devez croire sans doute que je suis bien suffoqué.
Allons, allons, allons ne faites pas le têtù
Vous ne partirez d'ici que quand vous aurez bu.
Et voyant qu'il faisait des signes de colère
Ils se mirent à quatre pour l'attacher sur une chaise.
Ils lui firent son compte, pas avec de l'argent,
Mais avec du bouillon que l'on prend par derrière.
Content ou pas content il enfila l'escalier
Plus vite qu'un lapin au-devant d'un lévrier.
Il arrive au champ de foire gonflé comme un violon.
Un ami lui demande : D'où vient ce bouillon
Qui te mouille les talons ? On dirait de la tisane !
En aurais-tu bu au moins pour toute la semaine ?
De l'affront qu'il lui fit de se voir mouillé
Il ramassa ses porcs et quitta le marché.
Le bossu et le pied bot parlaient beaucoup joyeusement sur le
En emmenant le cochon ils éclataient de rire. [chemin
Et le brave marchand de cochons furieux à perdre la tête,
Se souviendra toujours de tout homme marqué.

Divers *graffiti* — notamment celui de la grille dite « du
Grand Maître » à Upsal — suggèrent une interprétation plus
simple. On sait que, par le jeu de ses diagonales, le pentagone
possède une étoile interne et par le prolongement de ses côtés,
une étoile externe. C'est à vrai dire à cette association de deux
figures que l'on réserve d'ordinaire le nom de pentagramme. Étoile
et pentagone sont, de toute façon, des symboles plus échangeables
et qui s'appellent.

Ce conte rédigé en vers m'a été communiqué par Monsieur l'Abbé Huillet, curé de Preixan, âgé de 82 ans, né à Lauraguel, qui le tenait de son grand-père.

L'on dit qu'une personne est marquée quand elle a un défaut physique naturel : bossu, boîteux, pied bot, strabisme, etc... Ces personnes sont renommées pour avoir mauvais caractère, être agressives, vindicatives, etc..., de mauvaise compagnie. On ne doit avoir aucune confiance en elles.

J. Maffre.



Note sur le « pentagone » bogomile et cathare

Nous connaissons deux pentagones creusés dans le rocher, l'un et l'autre à Ussat (Ariège). Le premier se trouve dans la grotte dite de Bethléem ; en partie naturel, en partie aménagé, il paraît plus ancien que le catharisme. Il a les dimensions d'un homme étendant les bras et les jambes. Le second, qui a malheureusement disparu et dont il ne reste qu'une photographie (*Musée du Catharisme*, p. 97) se trouvait dans un chemin creux, non loin d'Ussat, où il formait la paroi de fond d'une très ancienne cabane en ruines.

On a retrouvé, en outre, en divers endroits, mais surtout à Ussat, des pentagones de petite dimension, découpés dans des plaques de métal ou de pierre, ou dans des tessons de poteries. Les plus intéressants à mon avis sont les pentagones de plomb mis au jour en 1964 et en 1965, l'un à Montségur, l'autre à Lastours (Aude). Le premier mesure 0 m 12 de hauteur ; le second, à peine un centimètre (*Musée du Catharisme*, p.p. 95 et 99). Tout dernièrement, dans les décombres d'une chapelle située entre Vias et Bessan (Hérault), M^{me} Dard-Puech a découvert un autre pentagone, beaucoup plus volumineux, taillé dans un bloc de basalte.

Le pentagone, en tant que figure géométrique, a joué un rôle important dans l'ancienne tradition hermétique égyptienne et plus tard dans la symbolique pythagoricienne, où il symboliserait, affirme M. A. Keyserling (*Gott, Zahl und Wirklichkeit*) « le travail qui transforme et qui a, aujourd'hui son expression dans l'idéal de connaissance ». M. Evola prétend l'avoir vu sur la tombe d'un templier. Mais il y a peu d'apparence que les cathares aient connu l'hermétisme égyptien ou pythagoricien.

Divers *graffiti* — notamment celui de la grotte dite « du Grand Maître », à Ussat — suggèrent une interprétation plus simple. On sait que, par le jeu de ses diagonales, le pentagone génère une étoile interne et par le prolongement de ses côtés, une étoile externe. C'est, à vrai dire, à cette association des deux figures que l'on réserve d'ordinaire le nom de *pentagramme*. Étoile et pentagone sont, de toute façon, des symboles interchangeables et qui s'appellent.

On trouve assez souvent l'étoile à cinq rais, seule, sur des stèles discoïdales, ou bien gravée sur des rochers. En certains cas — par exemple, sur la croix d'Antugnac (Aude) — elle évoque assez bien l'image stylisée d'un homme étendant les bras et les jambes : c'est une silhouette anthropomorphique. Cela est plus évident encore quand *l'étoile est dissymétrique* et offre deux rayons — ceux qui correspondent aux jambes — *plus allongés que les 3 autres* — (c'est ainsi qu'elle est figurée sur une croix tombale, au cimetière de *Bouisse, Aude*). On serait tenté de voir dans cette étoile un symbole de l'homme incarné dans la matière, tandis que l'homme délivré de la chair serait représenté dans le pentagramme complet, par l'étoile externe. Mais je crois qu'il s'agit plutôt ici, d'un *signe anthropomorphique* analogue à ceux des Bogomiles, où le *Christ vivant* forme lui-même une croix en étendant les bras et les jambes. Un symbole gravé sur un corbeau de pierre, au château de Lastours, semble appuyer cette hypothèse : le pentagramme y est représenté par cinq boules occupant les angles de la figure, au centre de laquelle est une sorte de *trèfle cruciforme* assez semblable aux schémas bogomiles (Bosniaques) très abstraits, où la tête de l'homme-Dieu est un cercle, les bras, deux pétales symétriques, et où les jambes — soudées ou à peine écartées — forment une sorte de tige végétale.

Si le pentagramme mystique n'est point passé par filiation directe des Bogomiles aux Cathares, ces derniers ont pu le retrouver facilement à partir de leurs propres théories. Sur certaines croix qui orne les *stecci* (tombeaux) bosniaques, la rosace ou le soleil — la « tête » du Christ — sont remplacées par un *grand pentagone régulier* (stèle de Radimjle). Il existe même, en Bulgarie, des stèles discoïdales (monument funéraire de Dragotinci) — probablement bogomiles — dont la décoration est constituée par des pentagones ajourés, c'est-à-dire par des pentagones de lumière. En Languedoc, les décors du même genre ne sont pas inconnus : le disque de la croix y est parfois *surligné d'un pentagone*. Le fait est d'autant plus remarquable que cette figure est assez difficile à découper au-dessus d'un disque et qu'elle devait compliquer beaucoup la tâche de l'artisan. Quelquefois le pentagone est occupé par une petite croix grecque inscrite dans un cercle, qui souligne son caractère sacré (stèle de *Belpech, Aude*).

René Nelli.



